

« Dieu préparait comme un berceau la terre où il viendrait au jour. »

Médiation 4 – Toute chose se révèle

Chanté :

Voici la nuit,
La longue nuit où l’on chemine,
Et rien n’existe hormis ce lieu,
Hormis ce lieu d’espoirs en ruine :
En s’arrêtant dans nos maisons,
Dieu préparait comme un buisson,
La terre où tomberait le feu.

La longue nuit où l’on chemine

Une fois encore, voici la nuit. Au début du poème elle fut celle de la profondeur des temps obscurs (« l’immense nuit des origines ») : et nous ouvrons la *Genèse* pour voir poindre la lumière du premier jour. Elle fut ensuite la nuit joyeuse et douce de Bethléem (« l’heureuse nuit de Palestine ») ; nous goûtions là au bonheur des germinations silencieuses dans l’attente paisible de l’aube. Puis il y eut les deux nuits de la Passion et de la Résurrection (« l’immense nuit qui s’illumine ») et nous entendions éclater le nom de Jésus, le nom qui surpasse tous les noms. Mais maintenant, après la Résurrection, faut-il encore qu’il y ait la nuit, quand s’est levé à Pâques le Jour définitif, le Soleil victorieux que les premiers chrétiens dessinaient au mur des catacombes en figure l’Apollon ? Soleil victorieux, en effet ; mais dessiné aux murs des catacombes, pour orner des tombes. La nuit n’est pas finie. Il faut que cette lumière vienne traverser nos nuits.

Le poète en a décidé ainsi, la tonalité de la dernière strophe sera grave, sinon douloureuse. Au centre, est planté le mot « ruines » : « Rien n’existe hormis ce lieu, hormis ce lieu d’espoirs en ruines. » Le *lieu* dont il est question, c’est celui que nous habitons aujourd’hui, à savoir un chemin. Nous serons des marcheurs – cela pourquoi pas ? des pèlerins comme ceux d’Emmaüs, peut-être ; ou en quête du Ressuscité qui nous « précède en Galilée » ; l’ange de la résurrection annonçait cela. Mais voilà : il semble que le pas sera lourd parfois, que la nuit sera longue souvent, et la route encombrée de gravas. Rude façon de conclure ; nous aurions préféré un *happy end*. Jamais nous n’oublierons le mot de Jésus : « *Je vous ai dit tout cela pour que ma joie soit en vous et que votre joie soit parfaite* » (Jn 15,11). Et, chrétiens, nous savons dire : « Réjouissez-vous, *Gaudete* ! » (on donne ce nom au 3^{ème} dimanche de l’Avent). Il n’empêche : de lieu en lieu et d’instant en instant, le chemin reste éprouvant. Sur le corps du Ressuscité demeure la marque de clous.

D’ailleurs le dernier mot n’est pas pour les ruines et les gravas, il est dans la promesse d’un « feu ». Feu de Pentecôte, assurément. Par une visite de maison en maison, comme Dieu visitant le peuple d’Israël avant la sortie d’Égypte, l’Esprit s’annonce. La terre que nous habitons est promise à devenir « buisson ardent », chaude et lumineuse, brûlée d’une vie

généreuse qui se reçoit dans la mesure même où elle se donne. L'Esprit est brûlant et, malgré les épreuves sur le chemin, la terre n'a plus un goût de cendre. La vie de Pentecôte s'annonce passionnante.

Alors, où en sommes-nous aujourd'hui ? dans la joie du Dieu vivant, ou dans un monde « d'espoirs en ruines » ? Nous sommes dans l'entre-deux paradoxal du temps chrétien. Nous sommes des sentinelles du matin.

Sentinelles du matin...

La formule, qui fait référence au prophète Isaïe (Is 21,11-12), a été popularisée par le pape Jean-Paul II aux JMJ de l'an 2000, à Rome. Aux deux millions de jeunes rassemblés à Tor Vergata, il avait dit : « Je vois en vous des sentinelles du matin » ; et il les encourageait à être des instruments de paix pour le siècle qui s'ouvrait. « Sentinelles du matin » : l'image s'applique à tous les croyants.

Elle signifie que nous sommes à l'affût d'un bonheur qui vient. Jésus nous a donné tout ce qu'il faut de paraboles pour nous éduquer à cela. « *Veillez donc, car vous ne savez quand le maître de la maison viendra !* » (Mc 13, 35) ; « *Soyez comme des gens qui attendent leur maître à son retour des noces...* » (Lc 12,36). Vous vous rappelez ces petits contes imaginés par Jésus. Ils nous instruisent peu sur *ce qu'il faut attendre*, mais ils nous indiquent *une certaine manière d'attendre*. Et c'est cela, vivre.

Il s'agit d'abord de consentir à un non-savoir. Lorsqu'Abraham s'est mis en route, lui qui fut le premier marcheur, il ne savait pas d'emblée où se rendre : « *Quitte ton pays... Pars vers le pays que je te montrerai* » (Gn 12,1). Abraham marche sans savoir, et un jour Dieu lui dit : « *Lève les yeux et regarde...* » (Gn 13,14). C'est là. Le lieu s'appelle Mambré, Abraham peut s'y installer, il recevra bientôt la visite des trois anges qui lui promettent un fils. Ici commence la fécondité. Première leçon, donc : il n'y aura pas de fécondité – il y aura peut-être du succès, de la réussite, mais pas de la fécondité : nous n'accueillerons et ne donnerons pas la vie – si cela ne procède d'une confiance première. La vie est un mystère, Dieu-source-de-vie viendra à son heure, et il nous invite pour l'instant à marcher.

Question : un temps viendra-t-il où nous pourrions nous installer, comme Abraham à Mambré ? Bien sûr, et cela nous est arrivé plus d'une fois sans doute ; Dieu nous a dit : « *C'est là !* », et par tel ou tel choix de vie (le mariage, la vie religieuse, tel engagement professionnel ou associatif), nous pouvions nous fixer. Il y a des pierres blanches dans notre existence (cf. Gn 31,45). Mais pourvu que nous nous comportions alors comme fit Abraham ! Il a planté sa tente, mais il l'a laissée grande ouverte aux visiteurs, à la façon des nomades. Car en vérité, de lieu en lieu et jusqu'au terme de mon histoire, Dieu n'aura jamais fini de venir me visiter.

Voilà la vie chrétienne. Elle est une forme d'attention aux événements, une qualité de présence au monde, qui nous dispose à accueillir sans cesse Dieu-qui-vient. Quand, au soir de sa Passion, Jésus dit à ses disciples : « *Je reviendrai* » (Jn 14,3), quand il dit : « *Nous viendrons, le Père et moi* » (Jn 14,23) ou encore : « *L'Esprit viendra* » (Jn 16,13), parle-t-il de la fin des temps ? Il parle d'abord et tout autant des mille façons qui nous attendent d'être visités par Dieu. « *J'avais faim, et vous m'avez donné à manger ; j'avais soif, et vous m'avez donné à boire...* » (Mt 25). Nous pourrions dire que tout l'évangile est une école d'attention au surgissement de Dieu. À force de fréquenter Jésus nous apprendrons à accueillir les

événements et les rencontres comme des sollicitations de Dieu : ce lépreux qu'il faut guérir, ce Nicodème qu'il faut accueillir jusqu'en pleine nuit, cette Samaritaine qui me rejoint au bord du puits, cette pauvre veuve qui fait mon admiration et me donne une leçon de vie, cette foule affamée de parole et de pain ; autant d'irruptions du Dieu-qui-vient.

Jusqu'au dernier jour, et sans doute toujours plus loin, poussés par la vie qui veut croître sans cesse, nous n'en finirons pas d'accueillir Dieu-qui-vient. Qui sait si la Rencontre finale, l'ultime Venue de Dieu au terme du chemin, ne sera pas la reconnaissance de toutes les visites dont nous avons été gratifiés au jour-le-jour ? Nous recueillerons tout cela dans la gratitude, tous ces visages croisés, tous ces paysages traversés ; dans la gratitude, dans la pénitence aussi, et dans l'humble offrande du dernier souffle.

Arrêtons-nous pour méditer un instant. Ma vie, est-ce que je l'envisage ainsi, comme un chemin, comme un long apprentissage par lequel, peu à peu, j'avance vers la vie ? par lequel, de rencontre en rencontre, j'apprends la vie ?

Dieu trace en moi patiemment son chemin. Et jusqu'au terme, de jour en jour, je lui redirai avec confiance les mots de Jésus : « Que ton règne vienne ! »

**« En s'arrêtant dans nos maisons,
Dieu préparait comme un buisson,
la terre où tomberait le feu... »**

De maison en maison, de visite en visite, c'est donc ainsi que procède Dieu, Dieu-qui-vient. Le temps chrétien est à mettre sous le signe de la Visitation. Je retourne un instant à la belle scène d'évangile de dimanche dernier, le dernier dimanche avant Noël. Avez-vous remarqué comment la seule salutation de Marie suffit à faire monter en Elisabeth une joie qui vient du fond des entrailles, depuis le tressaillement de l'enfant dans son sein ? Rien qu'une salutation y suffit. Une certaine qualité de visite provoque l'irruption de l'Esprit. *« Aussitôt, Elisabeth fut remplie d'Esprit saint. »*

Voilà ce que pourrait être la vie chrétienne, envisagée comme un Avent : de visite en visite, de salutation en salutation, le feu se répand. L'Esprit vient. Il avait pris Marie sous son ombre – c'est par là que tout commençait –, puis Marie a visité Elisabeth et l'Esprit vint sur Elisabeth. Le bonheur s'inaugurait avec la foi de Marie (*« Heureuse celle qui a cru... »*), et la foi de Marie, sa confiance en Dieu, enclenche par la suite une contagion de joie.

Retenons cela. Le feu de l'Esprit a porté Marie, joyeuse et courant par-delà les montagnes, et c'est ainsi que Dieu est venu ce jour-là visiter Elisabeth. Dieu vient, c'est sûr : mais ce sera par nos élans, par nos empressements de charité, par le témoignage de notre joie intime. Pour dire leur propre projet religieux, les jésuites d'aujourd'hui ont choisi cette image : *« Un feu qui en engendre d'autres. »* C'est cela, la vie.

Le récit évangélique me suggère encore ceci : c'est cela la vie, mais seuls le savent vraiment, sans doute, les plus petits. Cette joie contagieuse de l'Esprit, Dieu qui nous visite de maison en maison, c'est l'affaire de Marie, « humble servante » du Seigneur ; c'est l'affaire d'Élisabeth, si longtemps humiliée de ne pas trouver sa fécondité ; et c'est l'affaire surtout de deux enfants, les plus petits qui soient, deux enfants qui n'ont pas eu encore le temps de naître. C'est dire combien profond Dieu vient réjouir notre humanité, combien la grâce de sa

visite veut toucher à la racine de nous-mêmes. C'est dire aussi combien est enfouie en tout homme l'aspiration au salut, et pressée de s'exprimer dès que se présentera une heureuse Visitation. C'est dire enfin – et Jésus l'expliquait quelquefois – que la joie de Dieu, pour venir jusqu'à nous, suppose que nous redevenions « comme des enfants », désireux de naître.

Méditons un instant. Les jours qui viennent seront propices aux visites mutuelles et aux salutations fraternelles. Quelles « visitations » m'attendent ? Aurai-je la grâce d'aller saluer des proches, de courir vers des amis, de m'associer à la joie d'autrui ?

D'ici Noël, ou aussi longtemps que durera la crèche, n'est-il pas temps d'y convoquer un à un mille visages amis ? Mes proches, d'autres moins proches qui sont mes fréquentations quotidiennes, et pourquoi pas ceux et celles que je croise en passant : comment pourrais-je les bénir, les présenter au Sauveur qui vient ? être pour eux « un feu qui en engendre d'autres » ?

**« La terre où tomberait le feu,
La terre où tomberait le feu. »**

Le feu, je l'ai dit, c'est la puissance de l'Esprit. Mais c'est bien d'autres choses aussi. Soyons crus et réalistes : tous les feux qui tombent sur la terre ne sont pas la joie de l'Esprit.

Il ne vous a pas échappé que l'année liturgique, tous les ans, s'achève sur l'*Apocalypse de saint Jean*, avec ses images dites « apocalyptiques ». Nous avons commencé ces méditations d'Avent avec le livre de la Genèse, il est juste de les terminer avec celui de l'Apocalypse, sur lequel se referment les Écritures. Le mot *apocalypse*, vous le savez, signifie « dévoilement », « révélation ». Par un jeu d'images, Jean le visionnaire nous laisse entrevoir le fond des choses, l'ultime fond du temps présent.

Il ne nous cache pas les immenses douleurs du temps. La violence de certaines images révèle cruellement la souffrance ordinaire de toutes les victimes d'injustice et de violence, et nous savons trop bien à quelles réalités quotidiennes cela correspond aujourd'hui. Jésus l'a annoncé : jusqu'à la fin des temps des chrétiens souffriront persécution, et ils ne devront pas s'étonner d'être humiliés souvent. Ils seront en cela solidaires de bien d'autres hommes et femmes, chercheurs de vérité. À titre symbolique et pour leur faire honneur, je confie à notre prière ces trois musulmans sunnites, dont la presse signalait en entrefilet la mise à mort publique dans le nord de la Syrie : ils avaient refusé d'enrôler les jeunes d'un village dans les armées de Daesh, et refusé d'enseigner à des collégiens une idéologie assassine. Parmi tant d'autres hommes et femmes de toutes langues, nations et religions, ces trois-là sont des martyrs, associés au sacrifice et à la gloire du Christ.

Mais l'Apocalypse évidemment nous parle de Résurrection et de vie. Quel message-clé vais-je y choisir pour accueillir Noël ? Je choisis ce mot magnifique, prononcé par Dieu lui-même dans la solennité du chapitre 21 : « *Voici que je fais toute chose nouvelle* ».

Soyons formels : la violence est vaincue. Le personnage principal de l'Apocalypse est l'Agneau, cet « Agneau de Dieu » que nous chantons à la messe, victime innocente, victime victorieuse qui siège désormais sur le trône. L'Agneau de Dieu que nous mangeons en nourriture pour alimenter en nous la vie du Ressuscité. L'Apocalypse, dévoilement des choses, chante comme un leitmotiv la vie de Dieu « *qui est, qui était et qui vient* ». La Bible s'achève sur le Dieu Vivant qui fait « toute chose nouvelle ».

Voici la vérité : la victoire du Ressuscité, dernier mot de l'incarnation qui se révélait à Noël, a inoculé dans notre monde un ferment d'infinie nouveauté. Oh, comme j'aimerais pouvoir saisir et exprimer cela ! Que si nous savions envisager la vie d'une belle façon, envisager les événements selon leur vérité vraie, nous verrions par derrière eux Dieu qui vient, l'œuvre de Dieu qui peu à peu se réalise. Au fil des événements, par-delà le péché du monde et le mien propre, je verrais Dieu qui n'en finit pas de venir à notre rencontre et qui nous tire patiemment, fermement, vers un monde nouveau. Vieux que nous sommes, nous nous accrochons à des figures du passé, qui nous sécurisent ; et nous freinons l'élan de l'Esprit. Vieux que nous sommes, nous prétendons concevoir et bâtir de nos mains un monde neuf ou une Église rajeunie ; et nous brusquons l'Esprit, qui seul est Seigneur et qui donne la vie. Nous sommes vieux, puisque nous n'avons pas cédé le pas à Dieu et compris que toute nouveauté ne viendra jamais que de lui. La nouveauté du monde aura certes besoin de nos efforts et de nos intelligences, elle aura besoin de nos cœurs et de notre charité, mais pour autant elle vient d'ailleurs. La paix, la justice, la vérité, tout cela suppose nos efforts et engagements, rien ne se fera sans eux, mais pourtant nos efforts et engagements n'en seront pas la cause, ils ne les produiront pas. Ils doivent plutôt les accueillir.

Il en va du monde, de la paix et de la justice dans le monde, comme il en va d'un enfant : on l'accueille. Et l'enfant qui va naître nous emmène « Dieu sait où ». Tout l'art consiste à lui ouvrir le chemin, à l'accompagner de nos efforts, aussi loin qu'il devra aller, pour donner autant de bien qu'il pourra en donner. Ainsi en va-t-il avec Dieu. Dieu se fait petit enfant, nous prendrons soin de l'Enfant-Dieu, mais lui nous conduira « Dieu sait où ». Quand nous croirons être arrivés, avoir trouvé enfin une solution de justice pour le monde, établi enfin un peu de beauté dans le monde, ce ne sera encore qu'un début. La nouveauté sera toujours devant, la vie nous attendra toujours plus loin. La résurrection de Jésus a inoculé dans le monde une semence d'éternité. Le monde n'en finira jamais d'aspirer à une vie plus grande, à un bonheur plus grand, habité qu'il est d'une puissance d'éternité.

L'Apocalypse suggère tout cela.

Savez-vous comment elle s'achève, sur quels mots se referme le Livre ? En *Genèse*, nous écoutions le cri de naissance de l'humanité, le cri de joie originel par lequel l'homme et la femme entrent dans la vie. Eh bien voici les derniers mots articulés dans la Bible (et par un couple à nouveau, qui signifie l'Église dans l'unanimité de l'Esprit). Je lis :

« L'Esprit et l'Épouse disent : « Viens ! »

Celui qui entend, qu'il dise lui aussi : « Viens ! »

Celui qui a soif, qu'il vienne !

(...)

Et celui qui donne ce témoignage [il s'agit de Jésus] déclare :

'Oui, je viens sans tarder.'

A quoi s'ajoutent enfin les tout derniers mots de la Bible. *Amen ! Viens Seigneur Jésus !*

(Chant de l'hymne, en entier.)

Voici la nuit,
L'immense nuit des origines,
Et rien n'existe hormis l'amour,
Hormis l'amour qui se dessine :
En séparant le sable et l'eau,
Dieu préparait comme un berceau,
La terre où il viendrait au jour.

Voici la nuit,
L'heureuse nuit de Palestine,
Et rien n'existe hormis l'Enfant,
Hormis l'Enfant de vie divine :
En prenant chair de notre chair,
Dieu transformait tous nos déserts,
En terre d'immortels printemps.

Voici la nuit,
L'immense nuit sur la colline,
Et rien n'existe hormis le Corps,
Hormis le Corps criblé d'épines :
En devenant un crucifié,
Dieu fécondait comme un verger,
La terre où le plantait la mort.

Voici la nuit,
L'immense nuit qui s'illumine,
Et rien n'existe hormis Jésus,
Hormis Jésus où tout culmine :
En s'arrachant à nos tombeaux,
Dieu conduisait au jour nouveau,
La terre où il était vaincu.

Voici la nuit,
La longue nuit où l'on chemine,
Et rien n'existe hormis ce lieu,
Hormis ce lieu d'espoirs en ruine :
En s'arrêtant dans nos maisons,
Dieu préparait comme un buisson,
La terre où tomberait le feu.